

CARTE D'IDENTITÉ

Nom: DE STAERCKE**Prénom:** Éric**Âge:** 46 ans**Profession:** acteur, metteur en scène, animateur, enseignant...**Signe particulier:** cultive l'improvisation comme art de vivre

Éric DE STAERCKE

Est-ce qu'on ne pourrait pas
semer un peu?**Éric DE STAERCKE a été parmi les premières recrues de la Ligue d'Impro.****En guise d'interview, nous lui avons donc soumis des paires de mots à partir desquelles nous lui avons demandé d'associer commentaires et souvenirs.****FAMILLE ET ÉCOLE**

Il y a la famille que l'on a reçue, celle dans laquelle on a vécu. C'est assez pratique d'avoir une chouette famille, car on peut reprendre certaines choses et on peut en modifier d'autres. J'ai eu cette chance. Aujourd'hui, j'ai quatre enfants et pour moi, la vie de famille est ce qu'il y a de plus important. Évidemment, ma profession est un peu étrange, dans la mesure où la limite entre loisir et travail n'est pas toujours très claire: je n'ai pas d'autre loisir que mon métier. J'arrive à créer mon horaire en

fonction de celui de la famille. Par exemple, je travaille le soir mais je peux m'arrêter à 15h pour aller chercher les enfants.

Au niveau de l'école, il y a eu une évolution énorme depuis mon époque. J'étais heureux en primaire parce que j'avais des compagnons, on était solidaires, mais les instituteurs étaient horribles! Je me souviens malgré tout d'un professeur de 6^e primaire, qui a été pour moi une révélation, il était fantastique. Il sortait du lot, de par sa méthode d'enseignement qui était: "*Je ne sais pas, mais je vais chercher avec vous!*". Il

avait du temps pour tout le monde. J'étais motivé, c'est l'année où j'ai réalisé les meilleurs résultats, parce que j'étais dans ce travail actif. Et j'ai retrouvé cela à l'école de théâtre, où l'on ne me donnait pas les réponses mais les questions. Cela me correspondait tout à fait. L'enseignement primaire reste pour moi essentiel, mais notre société ne lui donne pas assez d'importance. À l'époque, mon ami de toujours, avec qui j'ai fait toutes mes études, était instituteur, mais il gagnait moins que ce que j'aurais pu gagner au chômage! C'était très injuste. Quand on voit les responsabilités de ce métier, il n'est pas assez valorisé.

ENFANCE ET PUNITION

Je suis né à Ixelles, dans une famille de quatre enfants. J'ai été un enfant heureux et pour moi, cette période compte beaucoup. Avoir vécu dans le bonheur est agréable, mais cela

n'empêche pas les questions, les remises en question... Cela m'a aidé à faire du théâtre, qui est quelque chose de très ludique. Comme l'enfant, l'acteur veut jouer un rôle, non pas sur scène, mais dans la vie. J'ai reçu un enseignement assez cool, même si mon père était sévère, que j'ai eu des fessées... C'était quelque chose de normal à cette époque-là. À l'école, on subissait des châtiments corporels: à genoux, sur l'estrade, les bras tendus, avec un cartable rempli de dictionnaires... Tout ça pour avoir parlé à son voisin! Ces professeurs n'étaient pas motivés, ils ne supportaient pas les enfants. Je me souviens avoir été enfermé dans une armoire, pour avoir ri! Je n'étais pas un enfant très difficile.

Aujourd'hui, l'application de ces règles-là n'a plus beaucoup de valeur. Pourtant, il faut mettre un cadre. Je me sers beaucoup de Françoise DOLTO, que ce soit pour les ados ou les enfants. Vers l'âge de 16 ans, avec mon ami, on a travaillé dans des homes pour enfants du juge. On faisait partie d'un groupe qui accompagnait les éducateurs le WE, car ils étaient seuls avec une douzaine d'enfants. J'ai dû apprendre à parler à ces jeunes, à créer, à me faire respecter tout en mettant des normes. L'enfance nécessite un cadre, et je crois qu'il faut le réinventer sans cesse.

PROFESSEUR ET IMPROVISATION

L'improvisation, j'en fais depuis tout petit. Ma petite sœur, qui a deux ans de moins que moi, me demandait toujours que je lui raconte une histoire avant de s'endormir. Elle s'endormait toujours avant la fin, et je la terminais pour le fun. C'est devenu une habitude, un réflexe, et c'est resté. Improviser n'est pas négatif ou péjoratif, mais cela ne s'improvise pas, notamment avec ses partenaires. Il faut que j'aie confiance en eux, et qu'ils aient confiance en moi. Ce que j'enseigne le plus, c'est du travail sur l'écoute. Souvent, un élève va dire son texte mais n'écouter pas la réplique de l'autre. Je leur propose alors de prendre une scène connue, et leur demande de la dire avec leurs propres mots. Quand ils n'ont pas le texte, ils sont obligés d'écouter l'autre. Et après, quand ils

le travaillent, ils peuvent lui donner plus de vie.

Je veux surtout aider mes étudiants à entrer dans une pièce, à prendre la parole, à construire un discours alors qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'ils vont dire, à écouter leurs partenaires, à ne pas paniquer... C'est aussi la gestion du trac, de la nervosité. L'improvisation est devenue une philosophie pour moi, on vit de toute façon à l'improviste. Pour moi, c'est devenu quelque chose d'assez naturel.

BLA-BLA¹ ET APPRENDRE

Quand on m'a proposé cette émission, il y a 15 ans, cela m'a fait plaisir parce que je trouvais que la place de l'enfant n'était pas claire dans le monde audiovisuel. L'enfant est un outil du commercial et à la fois, ce n'est pas un votant. Il dérange un peu le monde politique, mais aussi la publicité, car on ne peut pas faire ce que l'on veut, il y a des associations de protection des enfants, de la famille... Alain GERLACHE avait dit, à l'époque où il était directeur de la télé, qu'on faisait déjà assez pour les enfants. Mais pour moi, ce n'était pas le cas! Ce qui est intéressant avec *Bla-Bla*, c'est le dessin animé.

On en cherchait des originaux, qui correspondaient au budget de la RTBF, qui étaient réalisés avec d'autres moyens, d'autres démarches, une autre philosophie...

Le discours de *Bla-Bla*, c'est le service public. C'est une émission familiale, alors qu'aujourd'hui tout est codé. À tel âge, on regarde ça, Monsieur regarde telle émission, Madame telle autre... *Bla-Bla* réunit. Et pour moi, c'était très important de le maintenir, pour qu'il y ait une émission pour les enfants. Grâce à elle, on apprend à digérer l'information.



PARCOURS

J'ai suivi quasi toute ma scolarité à l'Institut Saint-Boniface. J'ai redoublé en 5^e secondaire, à cause de 3 heures de maths, et je n'ai jamais revu les matières pour lesquelles on m'a fait recommencer! Mais c'est ce qui m'a donné envie de faire du théâtre. Je me suis dit que ce n'était pas juste, et que je n'allais plus étudier que ce qui me plaisait. En rhéto, j'ai eu des soucis avec mon titulaire, que j'avais 22h par semaine en latin, grec, français, histoire, religion, esthétique. Il ne me supportait pas, parce que je voulais faire du théâtre et cela le dérangeait. Je suis donc parti à Saint-Louis pour 6 mois, et là c'était formidable, car le théâtre était obligatoire! Il fallait monter une pièce tous les trimestres. Cela a confirmé ce que je voulais. Mon prof m'a dit de foncer, de bosser, et cela m'a donné de l'énergie pour me lancer, car je n'avais aucunes compétences, je n'étais même pas très bon, en fait. Et je suis entré à l'IAD. Je n'avais rien fait auparavant, donc je ne pouvais pas me présenter à un conservatoire... Et il était trop tard pour m'inscrire à l'Insas, car j'avais encore un examen de passage.

La fin de mes humanités a été un peu laborieuse. Il y avait un décalage entre Saint-Boniface et Saint-Louis. À Saint-Boni, on était très forts en maths, en latin et grec; par contre, on était vraiment faibles en langues. L'IAD, c'était aussi la seule école que je connaissais parce que j'avais été au théâtre Jean Vilar, j'avais suivi le parcours d'Armand DELCAMPE et à cette époque-là, l'activité théâtrale était foisonnante de créativité. Donc, pour un ado, c'était parfait! Je m'y suis plu, j'ai énormément travaillé et aujourd'hui, je suis professeur dans cette école. L'IAD, c'était un peu la révélation, un bain de jouvence... Ce sont de très belles années!

La difficulté des *Niouzz*, c'est que c'est de l'info que l'on peut de toute façon trouver sur une autre chaîne. L'intérêt de *Bla-Bla*, cela peut être de la prévention (on avait reçu des courriers d'enfants qui devaient faire face à des problèmes de drogue à l'école, et on a donc diffusé un reportage sur ce thème), cela peut être aussi de la réflexion: comment fonctionne le monde, d'où viennent les vêtements que je porte... On peut expliquer que ce sont des enfants qui fabriquent nos vêtements, qu'ils gagnent très peu d'argent... Mais quand les choses sont dites par *Bla-Bla*, c'est différent, c'est joué, ludique. Il faut qu'au-delà du discours, il y ait malgré tout un aspect jeu, grâce auquel l'enfant ne va pas culpabiliser en portant un vêtement!

ÉMILIE JOLIE² ET LEÇON

Pour moi, ce spectacle, que j'ai mis en scène à l'IRSA (Institut Royal pour Sourds et Aveugles), était une grande leçon. J'ai travaillé avec des jeunes malvoyants de 11 à 18 ans. Au départ, j'avais préparé des beaux exercices... Mais il n'y a pas un aveugle qui ressemble à un autre. Certains voient un peu, d'autres pas du tout, certains différemment... J'ai donc pu jeter mes exercices à la poubelle et recommencer autre chose! *Émilie Jolie*, c'était l'occasion de leur donner de l'importance. Un aveugle a toujours l'impression d'être dans l'ombre, forcément... Ils ont le sentiment de ne pas exister, de ne pas être considérés. Ils m'ont fait remarquer qu'à la sortie de leur école, à part le feu rouge où l'on entend le signal spécial pour malvoyants et le chemin prévu à leur attention, tout s'arrête 50 mètres plus loin! Après, ils doivent se débrouiller! C'est ça, leur vie... Par exemple, il y a le braille flamand, le francophone, et il y a le braille de la STIB, que personne ne connaît et qui ne sert strictement à rien!

L'idée de monter une pièce en leur donnant le rôle principal, c'était en faire les héros de leur vie. Ce n'est pas tellement moi qui leur ai appris quelque chose, c'est moi qui ai appris. En faisant des improvisa-

tions avec eux, en travaillant, je m'apercevais qu'ils étaient très adroits, car ils sont habitués à marcher sur un trottoir sans le regarder. J'ai donc mis la scène en pente, pour qu'ils sachent envoyer la voix, car ils ne parlent pas fort. Les enseignants ont cru qu'ils se casseraient la figure, mais pas du tout! Ils se déplaçaient comme des petites chèvres, et le jour de la première, deux hôtessees sont montées sur la scène, et se sont ramassées sur le plateau... On avait oublié que c'était difficile de s'y déplacer, tellement ils étaient agiles! Pour moi, c'était une leçon de vie, de courage. Dernièrement, j'ai appris qu'une jeune fille de 16 ans, aveugle à 90%, avait fugué pendant 10 jours... Quel courage! Elle était voyante, est devenue non-voyante, et elle voulait montrer qu'elle savait se débrouiller, pour pouvoir retourner dans une école de voyants. C'est un geste désespéré – que je n'encourage pas, évidemment –, mais c'est courageux.

CONDISCIPLES ET COCASSE

Je suis dans un milieu où l'on travaille beaucoup en partenariat, et mon rêve, en sortant de l'école de théâtre, était de former un duo. J'en ai essayé plusieurs et maintenant, je travaille beaucoup avec Sandrine HOOGE, dans *Est-ce qu'on ne pourrait pas s'aimer un peu?* ou *Pour en finir une fois pour toutes avec la condition humaine*. Dans la vie, on ne se voit pas tout le temps, mais quand on est sur le plateau, quand on écrit, quand on joue, on est totalement complémentaires. C'est une condisciple cocasse, elle est extrêmement drôle! Et puis, ma femme est aussi ma condisciple, avec qui j'écris, je joue... De ce côté-là, j'avoue que je suis gâté!

ACTEUR ET MÉMOIRE

Mes étudiants me demandent toujours comment on fait. Je n'ai jamais eu de souci de mémoire, car j'ai eu des problèmes de vue vers l'âge de 6 ans et j'apprenais tout par cœur, c'était devenu automatique. En fait, la mémoire, c'est un

élastique.

Ce n'est pas un muscle, mais il faut la considérer comme tel. Plus je vais l'entraîner, plus je vais retenir. Et il faut trouver des moyens, associatifs, mnémotechniques, chacun doit expérimenter sa mémoire. Aujourd'hui, je peux lire un texte et le connaître très vite, car je vais chercher à l'intérieur du scénario, je vais trouver ce qui m'intéresse. Je ne pouvais pas faire cela avant, c'est venu petit à petit.

J'apprends aux étudiants à travailler leur mémoire, je leur conseille de s'attaquer aux classiques, à des textes contemporains, et surtout, de chercher quelle est la pensée de l'auteur. L'acteur a besoin de mémoire, mais bizarrement, pas plus que d'autres! On est, en fait, des étudiants perpétuels. Je continue à étudier, je recommence toujours à zéro et je suis mauvais au début... Il faut faire des brouillons, cultiver ce plaisir. On ne doit pas être bon tout de suite; en théâtre, c'est la répétition qui compte. J'utilise surtout l'improvisation comme une manière d'écrire, de raconter, de travailler mais la mise au net, elle vient plus tard, lors de la mise en scène.

METTEUR EN SCÈNE ET AUTORITÉ

À l'école de théâtre, je n'ai jamais eu besoin d'autorité. Je pense que c'est la compétence qui fait la responsabilité, donc le respect. Si je n'avais rien à dire aux acteurs, je serais dominé, forcément. Tant que je suis compétent, ou que je peux les diriger, je n'aurai pas de problème d'autorité. Quand j'étais plus jeune, et cela m'arrive encore de temps en temps, j'ai donné des stages. On peut alors se retrouver dans une école secondaire, à donner un stage de théâtre obligatoire, ce que je ne souhaite à personne car je crois qu'il vaut mieux y venir librement. Je donnais des ateliers à des enfants qui avaient entre 8 et 12 ans. L'un d'eux arrivait le matin et dormait. Je lui ai demandé s'il dormait la nuit, il m'a répondu que non, qu'il regardait la télé... Pourquoi? Il ne savait pas... Et en

fait, son père ne savait pas quoi faire avec lui, il le laissait faire un peu ce qu'il voulait, mais il l'avait inscrit au théâtre parce qu'il travaillait la journée. J'avais d'autres élèves qui, à ce moment-là, n'étaient pas du tout motivés.

Je ne pense pas que le théâtre puisse s'apprendre de force.

a été conçu, il y avait un côté plus littéraire, mais



Extrait du spectacle:
«Pour en finir une bonne fois pour toutes avec la condition humaine»

Dans ce cas, il faut trouver d'autres façons de faire, ruser avec les élèves. À l'IAD, j'ai des étudiants qui décrochent. En première année de théâtre, ils n'ont pas la concentration d'un acteur professionnel ou d'un jeune de 3^e ou 4^e année. C'est à moi de ruser tout le temps pour susciter leur intérêt. Il faut varier les exercices, surprendre les étudiants. Je sais à quoi va servir cet exercice, mais je vois qu'ils ne le supportent plus, qu'ils le font avec des pieds de plomb... À moi d'inventer autre chose qui va m'amener au même résultat. Il faut surtout éveiller leur acuité et leur disponibilité. Je peux aussi leur proposer de faire une pause si je vois qu'ils décrochent, ou ils peuvent me dire eux-mêmes qu'ils en ont besoin. Cela m'évite le problème de la responsabilité, je les rends, eux, responsables de leur enseignement, en disant: "Si tu veux profiter un maximum de ce qu'on fait, tu dois demander ta pause!".

DICTIONNAIRE ET TRANSMISSION

Je ne crois pas que le *Jeu des Dictionnaires* soit un grand moyen de transmettre un savoir. Quand le jeu

cela a ensuite dévié vers l'imagination et le surréalisme, parfois. C'est une émission qui est fort écoutée car c'est une heure de détente. La transmission se fait tout de même, dans un plaisir de vivre. J'adore cette émission, car c'est un exercice périlleux de trouver chaque fois de nouvelles définitions! C'est un bon exercice d'écriture, et puis ce sont des camarades fantastiques!

J'aime beaucoup la radio, car elle permet une ouverture sur le monde qui n'est pas celle de la télé. Je la rapprocherais du théâtre, où les spectateurs voient toute la scène et font eux-mêmes le travail du réalisateur de cinéma. Ce sont eux qui vont chercher le gros plan, qui vont zoomer, regarder un acteur plutôt qu'un autre... En radio, on effectue le même travail. J'entends cette voix-là, mais il y a un fond sonore, il y a l'animateur qui interviewe quelqu'un, mais c'est plutôt l'invité qui m'intéresse ou le contraire... À la télé, c'est plus facile, moins fatigant, on a déjà prémâché le travail, et c'est sans doute pour cette raison que les gens la regardent un peu plus. J'aime pouvoir travailler avec la radio ou l'écouter chez moi, elle permet de voyager, de faire autre chose. Avec la télé, c'est

impossible, elle vous accapare. La radio, c'est aussi le souvenir des grands-parents. Les miens l'écoutaient encore religieusement. On était assis, on s'arrêtait. Il y avait le *Jeu des 1.000 francs* que ma grand-mère écoutait, et je l'écoutais avec elle. C'était un moment incroyable, on était tous décontractés. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

TEXTE BRIGITTE GERARD

1. *Bla-Bla* est une émission pour enfants de la RTBF dans laquelle Éric DE STAERCKE joue le rôle de Wilbur DISQUEDUR depuis 1995.

2. *Émilie Jolie* est un conte musical de Philippe CHATEL créé en 1979, qui est devenu une référence en tant que comédie musicale pour enfants.

**UN RÉSUMÉ DE CET ARTICLE
A ÉTÉ PUBLIÉ DANS ENTRÉES
LIBRES N° 37, MARS 2009,
PP. 8-9.**